

Le massacre de Sandarmorkh et la « Renaissance fusillée »

Sophie Bouchet-Petersen¹

La semaine sanglante du 27 octobre au 4 novembre 1937 fut le point d'orgue d'une vaste entreprise répressive décidée par Staline : l'élimination physique de toute l'avant-garde culturelle ukrainienne dont les talents novateurs s'étaient épanouis dans les années 1920.

Le massacre eut lieu en Carélie, dans la forêt de Sandarmorkh, où écrivains et artistes furent fusillés à la chaîne (134 exécutions dans la seule journée du 3 novembre). Les uns, qui purgeaient une peine d'emprisonnement dans les camps du Goulag, avaient promptement fait l'objet d'une deuxième condamnation, à mort cette fois-ci, les autres avaient été plus récemment arrêtés, tous furent méthodiquement assassinés et leurs corps jetés dans des fosses communes.

Pressions, menaces, publications interdites, associations dissoutes, prison, tortures... la répression était allée crescendo et les vagues d'arrestations avaient commencé en 1933, dans la foulée de l'Holodomor, ce génocide par la

famine qui fit, en 1932 et 1933, des millions de morts dans les campagnes ukrainiennes.

De « l'ukrainisation » à sa criminalisation

Après la révolution de 1917 et la défaite de la brève République populaire de l'Ukraine indépendante, les premières années de la République socialiste soviétique d'Ukraine virent l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains, de poètes, de peintres, de dramaturges, de critiques, de linguistes passionnés par toutes les tendances du modernisme, à la recherche de nouveaux langages et bouillonnant d'inventivité.

Portés par l'espoir d'un monde nouveau et ardents défenseurs d'une émancipation culturelle de l'Ukraine dont l'empire tsariste avait réprimé la langue, provincialisé et folklorisé la culture, ils furent (après les pionniers de la fin du 19^e et du tout début du 20^e siècle : Taras Chevtchenko, Lessia Ukraïнка, Ivan Franko) les artisans enthousiastes et prolixes d'une véritable renaissance à la pointe des courants les plus audacieux à l'échelle internationale.

Le pouvoir bolchevique considéra d'abord avec bienveillance cette période d'effervescence créative : sa politique était alors (de 1922 à 1927) celle de l'« indigénisation » ou « ukrainisation », la promotion de la langue ukrainienne était encouragée et l'expérimentation artistique nullement bridée. Staline y mit brutalement fin, accusant la jeune intelligentsia ukrainienne de « déviations nationalistes bourgeoises » puis, lorsque vint la période des procès iniques, des aveux extorqués et des condamnations

1. Sophie Bouchet-Petersen est secrétaire générale d'Ukraine CombArt et membre du Comité français du RESU.



Iouri Ianovski, avec Ivan Dniprovskyi et Mykola Khvylovyi, dans les années 1920 (Musée central d'État de littérature et d'art de l'Ukraine).

ubuesques, de «terrorisme» visant à renverser le pouvoir soviétique.

En cinq ans, cette génération fut liquidée, ses livres pilonnés ou enfouis dans les caves du NKVD, ses œuvres détruites, ses noms effacés.

La renaissance culturelle des années 1920 en Ukraine

Certains l'appelèrent «Renaissance rouge» car la plupart des acteurs de la renaissance culturelle des années 1920 en Ukraine avaient épousé le rêve révolutionnaire d'un changement radical, de l'avènement d'une société plus juste, d'une culture ukrainienne affranchie de ce «chauvinisme grand-russe» dénoncé par Lénine et en phase avec toutes les dimensions de son temps. Beaucoup avaient l'espoir d'un «communisme à l'ukrainienne» qui libérerait toutes les énergies et accélérerait la décolonisation culturelle.

Tous les courants littéraires et toutes les sensibilités artistiques des temps modernes

participèrent à l'éclosion de groupes d'artistes et de revues d'avant-garde : de l'expressionnisme au cubisme, du néoromantisme à l'abstraction, du dadaïsme au futurisme, du constructivisme au néobaroque, du symbolisme au vitalisme... Le cinéma était aussi de la partie, nombre d'auteurs étant également scénaristes et certains hybridant résolument les arts dans leurs poèmes ou leurs mises en scène.

Des revues au graphisme très innovant jouèrent un rôle important (avant d'être forcées à s'autodissoudre) dans la structuration de ce mouvement protéiforme. *Kino* fut la première revue de critique cinématographique ukrainienne. La revue du groupe, *Vaplitè*, (Académie libre de la culture prolétaire) fut le plus célèbre de ces laboratoires d'expérimentation entre novembre 1925 et janvier 1928 : marxiste mais accueillante à toutes les formes littéraires, elle publiait des textes en ukrainien et en russe. Il faut aussi citer *Lanka*, «atelier des mots révolutionnaires», la revue satirique *La foire littéraire*, la revue *Nouvelle Génération* qui réunissait les meilleurs spécialistes du monde de l'art : aucune revue en Russie n'analysait de façon aussi pointue la vie culturelle de l'Europe occidentale. Les traductions d'auteurs européens se multipliaient dans ces années-là, notamment (pour les Français) de Mauriac, Stendhal, Maupassant, Diderot, Balzac, Verlaine, Mallarmé.

Un livre publié en 1925 témoigne de cet élan créateur : *La renaissance de la littérature ukrainienne*, d'Alexandre Leites, critique littéraire et poète de *Vaplitè*. Parmi les figures de proue les plus talentueuses qui apparurent rapidement comme les plus suspectes aux yeux des

autocrates du Parti communiste : les 3 K, Khvylioviy, Kourbas et Koulich.

Mykola Khvyliovyi, fondateur de l'association littéraire Vaplitè

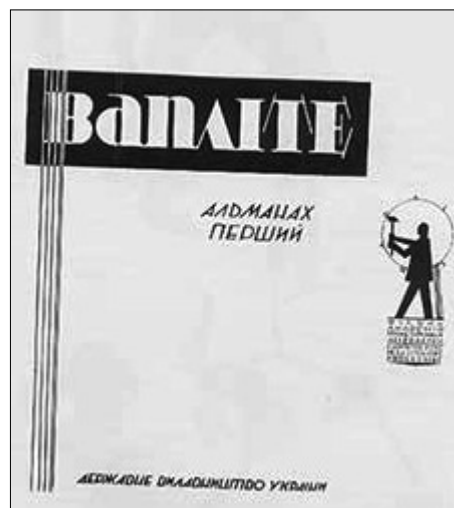
Poète, il était aussi considéré comme le maître de la prose ukrainienne qu'il tenait pour partie pleinement intégrante de la littérature européenne, ce qui irritait prodigieusement Staline. Son nom de plume est une référence à la vague (*khvyliia* en ukrainien) et l'annonce d'une nouvelle vague, d'un élan vers l'avenir.

Communiste sincère, il perdit peu à peu ses illusions, comme en témoignent, dès le début des années 1920, ses nouvelles qui disent les déceptions de la révolution et la crainte que le régime soviétique soit un nouvel avatar de l'impérialisme russe. Dans *Moi (la Romantique)*, publié en 1924, il décrit un tchékiste à ce point fanatisé qu'il en vient à commettre, quoique déchiré, un matricide au nom de sa loyauté première à la révolution.

En 1926, il aggrave son cas en publiant un texte qui sera vite interdit et lui vaudra de nombreuses menaces : «Ukraine ou Petite Russie?» où il écrit notamment :

Briser le messianisme russe signifie non seulement ouvrir le sémaphore à l'expression de la création dans la joie qui, par le vent de son mouvement, lance un vrai printemps des nations mais également libérer la jeunesse moscovite des préjugés impérialistes séculaires.

Il ne craignait pas de traiter l'URSS de «prison des nations» (on pense à Lénine caractérisant l'empire tsariste comme «prison des peuples»).



Couverture de l'almanach Vaplitè avec le logo de Vaplitè.



La revue Vaplitè (1927).

Farouche partisan de la libération culturelle de l'Ukraine, il va aussi dans les campagnes pendant l'Holodomor, y constate l'hécatombe de la famine organisée par Staline puis voit les paysans affamés et squelettiques, contraints d'abandonner leur terre, venir mourir sur les trottoirs de Kharkiv.

Dans un texte remarquable, «Pensées à contre-courant», il avait écrit :

Dans la mesure où la nation ukrainienne a recherché son indépendance pendant plusieurs siècles, nous considérons que c'est là une preuve de son désir irrépressible de manifester et de développer pleinement son identité *nationale (et non nationaliste)*.

Orphelin d'une espérance que la Russie soviétique a trahie, il conçoit son suicide comme un ultime geste artistique de protestation : le 13 mai 1933, il convie ses amis chez lui en leur annonçant qu'il va leur lire sa meilleure œuvre. Il s'éclipse, ils pensent qu'il va chercher son manuscrit puis entendent une détonation : Mykola Khvyliovy s'est tiré une balle dans la tête. Dans la lettre laissée à sa fille, il écrit notamment :

Pourquoi ? Parce que nous étions les communistes les plus sincères ? Je ne comprends plus rien [...]. Vous ne pouvez pas imaginer combien j'aime la vie [...]. Cela fait terriblement mal.

Ses œuvres sont interdites et il est interdit de mentionner son nom.

Les Kourbas et Mykola Koulish, fondateurs du théâtre moderne ukrainien

Kourbas a été le premier metteur en scène à présenter des pièces de Shakespeare sur une scène ukrainienne. Invité en 1917 à Kyiv par le futur organisateur des théâtres populaires de l'éphémère République indépendante d'avant la main mise de l'URSS sur l'Ukraine, il y dirige le jeune théâtre dont l'une des troupes formera le théâtre expérimental Berezhil : sa première représentation, *Octobre*, a lieu en novembre 1922 et il rassemblera, à son apogée, 400 acteurs, six studios d'art dramatique, une école et un musée. En 1925, le théâtre est transféré à Kharkiv, alors capitale de l'Ukraine soviétique et épice de la renaissance culturelle. L'arrêt brutal de la politique d'ukrainisation fait de Kourbas et de Koulish les cibles privilégiées des accusations de « nationalisme ».

Les œuvres de Koulish, dramaturge et éducateur, anticipent le théâtre de l'absurde. Vétéran de l'Armée rouge qui combattit les Blancs durant la guerre civile, il a été le témoin de l'Holodomor, prend ses distances avec les autorités communistes et dit sa déception vis-à-vis de l'URSS. Ses pièces sont rapidement considérées comme « antisoviétiques » et il est traité de « dramaturge nationaliste bourgeois ».

Le tandem que forment Kourbas et Koulish est l'incarnation du nouveau théâtre ukrainien et de son modernisme qui hybride les traditions théâtrales de l'Ukraine avec les formes les plus récentes du théâtre européen. Staline leur reproche de faire un théâtre « trop pessimiste »



Les Kourbas.

qui ne décrit pas l'avenir radieux du socialisme et démoralise les masses. Les pressions s'accroissent et leur dernier spectacle, *Maklena Grassa*, ne connaît en 1933 que six représentations, alors que les sbires du régime rôdent à l'intérieur et aux alentours du théâtre, tentant de dissuader les spectateurs. Peine perdue : la pièce fait salle comble et reçoit un accueil triomphal. Son évocation, sur une scène volontairement assombrie, de la question du sort de l'artiste dans la société est d'une actualité brûlante.

Kourbas est arrêté en décembre 1933 alors qu'il est metteur en scène au théâtre Maly et au théâtre juif de Moscou ; il est condamné à cinq ans de travaux forcés en 1934 et emprisonné



Mykola Koulish.

dans différents camps du Goulag où il tente encore de partager son expérience théâtrale avec ses codétenus. Koulish, lui, est condamné à dix ans de travaux forcés dans un camp de Solovki. L'un et l'autre sont ensuite condamnés à mort par une troïka du NKVD et amenés à Sandarmorkh pour y être fusillés le 3 novembre 1937. La légende dit que les deux amis, unis dans la vie et sur scène, auraient été tués ensemble par une seule et même balle.

Mykhaïl Semenko, fondateur du «panfuturisme» ukrainien

Poète et autre figure marquante de la renaissance culturelle ukrainienne, Semenko fut l'un des pionniers de cette avant-garde décidée à s'affranchir de la colonisation culturelle russe. La peinture et la musique nourrissent son rythme poétique et sa radicalité le conduit à remettre en cause le culte du poète national Taras Chevtchenko (ce qui ne l'empêchera pas de participer à la création d'un film sur Chevtchenko et au jury international du concours de projets pour le monument qui doit être érigé en son honneur).

En 1922, il publie deux recueils poétiques et théoriques, *Le catafalque de l'art. Gazette des panfuturistes-destructoristes* et *Le sémaphore vers l'avenir*. Dans le Manifeste du mouvement, il écrit :

Nous, les panfuturistes conquistadors, contemporains et participants de la révolution sociale, nous avons la possibilité d'escalader le sommet de l'histoire.

Sur les ruines de la pratique traditionnelle de l'art, ils veulent bâtir un «méta-art du futur» et défendre la langue ukrainienne tout en visant l'universalité. Auteur de plus d'une trentaine de recueils et théoricien d'un art radicalement nouveau, il fut, lui aussi, accusé d'appartenir à une organisation terroriste nationaliste fasciste et assassiné en 1937. Pendant cinquante ans, aucune de ses œuvres ne sera plus publiée. Comme il l'écrivait dans un poème de 1917, voici venus «les jours de la frayeur, les jours implacables». Il avait eu, ailleurs, cette phrase énigmatique et



Mykhaylo Boïtchouk.

belle : « Je ne vais pas mourir de la mort mais de la vie. »

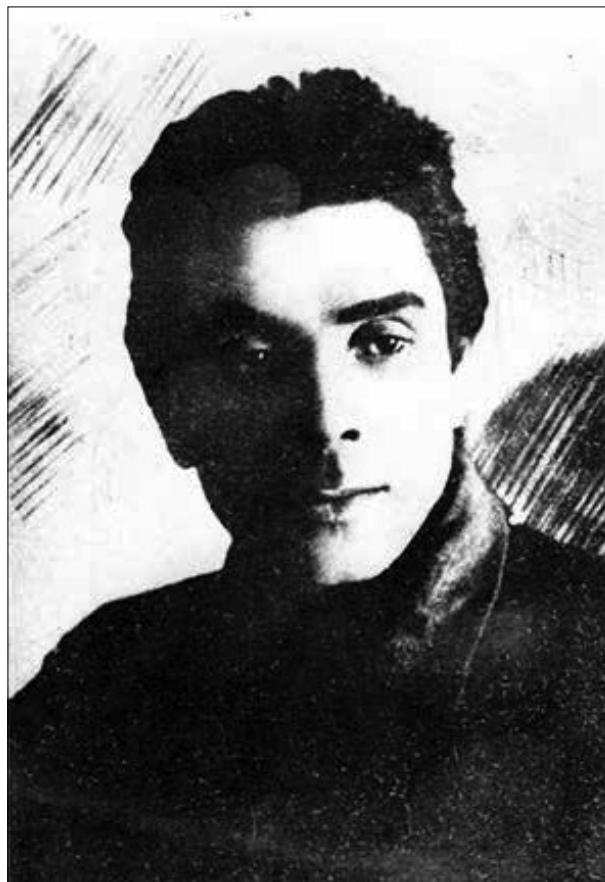
Mykhïlo Boïtchouk, fer de lance du monumentalisme ukrainien

Fresquiste talentueux et fondateur de l'école de peinture monumentale ukrainienne qui a notamment réalisé les fresques de l'Opéra national d'Ukraine à Kyiv et de l'opéra-théâtre national Lyssenko de Kharkiv, Boïtchouk est aussi l'auteur de grandes mosaïques qui mêlent modernisme, néo-byzantinisme et héritage populaire ukrainien.

Avec Ivan Padelka et Vassyl Sedliar qui fut son élève, il a créé en 1925 l'Association d'art révolutionnaire d'Ukraine. Bien qu'en partie rallié au réalisme socialiste imposé par le stalinisme, il n'échappe pas à la persécution : arrêté en 1936 pour espionnage et activité contre-révolutionnaire avec son épouse Sofia, tous deux seront assassinés à Kyiv en 1937, lui en juillet, avec Ivan Padelka et Vassyl Sedliar, elle en décembre. Ses peintures sont détruites et ses mosaïques démontées.

La souricière de la Maison Slovo

« *Slovo* », en ukrainien, signifie parole ou mot. En 1930, l'immeuble Slovo construit à Kharkiv accueille ses premiers locataires, principalement des poètes et des écrivains auxquels il doit offrir de bonnes conditions de vie et de travail. Ce bâtiment neuf de cinq étages comprend plus d'une soixantaine d'appartements qui bénéficient d'un confort assez rare à l'époque (cuisine et salle de bains avec possibilité d'une douche chaude quotidienne, solarium collectif



Mykola Khvylovy.

et terrain de sport). Il a été construit en forme de C (la première lettre de Slovo en écriture cyrillique) et témoigne d'une architecture très moderne.

Très vite, les téléphones des habitants sont mis sur écoute et d'inquiétantes voitures noires stationnent dans la rue. L'actrice Halyna Mnevskaya est la première à être arrêtée en 1931 car elle refuse de dénoncer son mari. D'autres suivent comme Ivan Bagriany en 1932. En 1933, les arrestations s'accroissent comme celles de Mykola Koulisch et de Mykhailo Yalovy, journaliste, directeur de revues, poète et ancien président du groupe Vaplitè, dont Khuyliovy dira, avant de se suicider : « Arrêter Yalovy, c'est fusiller toute une génération ! ». Sur la quarantaine de personnes arrêtées, 33 seront assassinées, pour l'essentiel à Sandarmorkh, vidant la Maison Slovo de figures majeures de l'avant-garde artistique et intellectuelle sur lesquelles le piège s'est refermé.

On doit à Anatol Petrytsky, qui y habitait, une douzaine de portraits (sur la centaine qu'il avait réalisée) de résidents de la Maison Slovo.

En 1954, après la mort de Staline, l'Association des écrivains ukrainiens en exil, qui a repris le nom de Slovo en mémoire de ceux qui y furent arrêtés, adresse au 2^e congrès des écrivains soviétiques un télégramme qui demande des comptes en ces termes :

En 1930, le nombre d'écrivains ukrainiens qui publiaient leurs œuvres se montait à 259. Après 1938, on n'en comptait plus que 36. Nous vous demandons d'expliquer où et pourquoi 223 écrivains ont disparu de la littérature ukrainienne.

Ils n'obtinrent pas de réponse.

En 2003, une plaque commémorative en forme de livre portant 100 noms d'écrivains et d'artistes ayant vécu dans la Maison Slovo a été apposée sur une de ses façades.

Après Staline, c'est Poutine qui s'en est pris à cet immeuble emblématique de la Renaissance fusillée (voir dans le n° 34 de *Soutien à l'Ukraine résistante* l'article de Vira Aheiva, « La deuxième mort de la maison des écrivains de Kharkiv ») : en 2022, lors de l'invasion à grande échelle, les tirs de l'armée russe sur Kharkiv en ont endommagé la façade et les ouvertures.



La maison Slovo à Kharkiv, l'un des symboles de la Renaissance fusillée (photo : proslovo.com).

Un documentaire de Taras Tomenko, *Slovo House*, a été projeté en juin 2023 lors du colloque organisé à la Bibliothèque nationale de France avec l'Inalco et la Bibliothèque universitaire des langues et civilisations sur l'intelligentsia ukrainienne sacrifiée par le régime stalinien dans les années 1930.

De Sandarmorkh à Kyiv en passant par Kharkiv et le Goulag...

Parmi ceux qui furent assassinés en 1937 dans la forêt carélienne avec Kourbas, Koulish et tant d'autres, quelques figures majeures de cette Renaissance fusillée: Yakiv Savtchenko, l'un des premiers symbolistes ukrainiens, Mykola Zerov, poète et critique littéraire, Maïk Johansen, théoricien de la littérature et linguiste, Guéo Chkovroupiy, théoricien du futurisme, Mykhaïlo Draï-Khmara, éminent traducteur, Valeryan Pidmohylnyi, maître de la nouvelle.

On ne fusilla pas qu'à Sandarmorkh, on le fit aussi à partir de 1933 à Kharkiv et à Kyiv, dans les camps du Goulag et dans les caves du NKVD. A Kyiv, du 13 au 15 décembre 1934, 28 artistes furent arrêtés et fusillés sur la base de dénonciations absurdes: on les accusa d'être des «terroristes» arrivés en Ukraine munis de bombes et d'armes diverses en provenance de Pologne et de Roumanie, pays dans lesquels la plupart n'avaient jamais mis les pieds. Il y avait parmi eux le poète Dmytro Falkyskyi, le novelliste Hrytoriy Kosyka, le romancier et dramaturge Kost Bourelviy.

Arrestations, condamnations et exécutions s'enchaîneront tout au long des années 1930, dont le point culminant fut la tuerie de

Sandarmorkh mais pas le point final: d'autres vagues répressives prendront le relais durant les décennies suivantes, s'acharnant à briser les résistances, politiques et culturelles, qui renaîtront périodiquement en Ukraine.

Livres envoyés au pilon, bibliothèques purgées, œuvres détruites, noms effacés: rien ne devait survivre de ces années ardemment créatives dont les audaces formelles et le refus de la colonisation culturelle russe avaient fini par être brisés à coups d'assassinats massifs dont la trace, elle aussi, devait être supprimée. Staline sembla y parvenir: artistes réduits au silence, réalisme socialiste triomphant, asservissement apparemment réussi de l'art à la propagande... Et pourtant, l'éradication ne put être parfaite car



Portraits des intellectuels ukrainiens tués à Sandarmorkh (chaîne Telegram du Parlement).

quatre passeurs de mémoire réussirent à empêcher l'enfouissement définitif de ce moment essentiel de l'histoire ukrainienne: Ivan Bagrianyi puis Youri Lavrinenko et Jerzy Griedroyc puis enfin Iouri Dimitriev, deux Ukrainiens, un Polonais et un Russe.

Ivan Bagrianyi, un témoin décisif

Son œuvre, fictionnelle mais très largement autobiographique, apporte un témoignage infiniment précieux pour comprendre ce que furent la renaissance culturelle ukrainienne durant les années 1920 et les méthodes employées durant les années 1930 pour l'anéantir. Son rôle dans la transmission de cette mémoire empêchée et manipulée fut déterminant car il était un survivant direct de la Renaissance fusillée, parlant pour ceux qui ne peuvent plus parler et citant les noms de ceux condamnés à l'oubli.

Auteur de poèmes en 1926, il rejoint le Mars (Atelier de l'art révolutionnaire) que les autorités soviétiques dissoudront et dont elles pourchasseront les membres. Lui aussi commence par adhérer avec enthousiasme aux idéaux affichés par le nouveau régime révolutionnaire mais ses *Réflexions sur la littérature* rejettent l'idée que la littérature se borne à être le «miroir objectif» du réel, axiome du réalisme socialiste, car elle est avant tout création libre. Lui aussi loge dans la Maison Slovo mais, dès 1932, il fait l'objet d'une interdiction de publier et finit par être arrêté. Il passe alors onze mois dans une cellule d'isolement pour condamnés à mort, dans l'ancienne prison tsariste de Kharkiv surnommée «La Montagne froide». Il résiste aux pressions, psychologiques et physiques, destinées à le

briser, le faire avouer, l'obliger à dénoncer et à se repentir de crimes inventés de toutes pièces. Ne disposant d'aucun livre ni crayon pour écrire, il compose dans sa tête des poèmes qu'il s'efforce de mémoriser et qui figureront dans son livre: *Le boomerang d'or: le reste des textes perdus, confisqués, détruits*.

Il écope de cinq ans dans un camp de Sibérie, s'évade au bout de trois ans, se réfugie pendant deux ans dans une colonie ukrainienne de Vieux Croyants, expérience qu'il racontera dans son livre *Chasseurs de tigres*. Ayant commis l'imprudence de retourner en 1938 dans la maison paternelle, il est de nouveau arrêté, sur dénonciation d'un voisin. S'ensuivent deux ans et sept mois de détention et de tortures qu'il raconte dans *Le jardin de Gethsemani* dans lequel il laisse, sauf dans quelques cas, leurs véritables noms aux bourreaux, gardiens et prisonniers.

En 1940, il est miraculeusement relâché, peut-être parce qu'à moitié mort à cause des sévices qu'il a subis et peut-être aussi du fait de la disgrâce de lejov, exécuteur des basses œuvres de Staline qui le fera fusiller après les grandes purges. Bagrianyi rejoint alors les combattants nationalistes ukrainiens, fuit les Allemands qui le déportent, s'évade à nouveau et, en 1945, publie un pamphlet dans lequel il explique pourquoi il refuse le rapatriement issu des accords de Yalta: «*Pourquoi je ne veux pas retourner en URSS.*» Il exercera ensuite diverses responsabilités politiques dans la diaspora ukrainienne mais le plus important, ici, ce sont les deux livres dans lesquels il mentionne le destin des écrivains de la Renaissance fusillée (suicidés, dénoncés, disparus, assassinés, rencontrés en prison) et



décortique le système concentrationnaire où tant d'entre eux ont péri, cette mer trouble et cruelle du non-sens qui industrialise la déshumanisation: *Chasseurs de tigres* s'appuie sur son expérience de déporté de 1932 à 1937 et *Le jardin de Gethsemani* sur son expérience des geôles stalinienne à la fin des années 1930. Il conçoit son œuvre comme une arme contre le mensonge politique, l'oubli orchestré, l'enfer organisé (il sera parfois appelé le «Soljenitsyne ukrainien»).

Il meurt en 1963 après avoir pour partie sauvé de l'oubli ce qu'a vécu et souffert la génération de la Renaissance fusillée. Sur sa tombe, ces mots qui valent toujours pour aujourd'hui: «Nous existons. Nous existions. Et nous existons. Et notre Patrie existera avec nous.»

Il est réhabilité en 1991, lorsque l'Ukraine (re)devient indépendante. Ses romans y sont publiés, adaptés au cinéma et intègrent les programmes scolaires. Le prix Chevtchenko lui est décerné à titre posthume en 1992, des rues portent son nom et une pièce de monnaie à son effigie a été créée. Staline a perdu: la Renaissance fusillée refait surface. Poutine perdra lui aussi.

Youri Lavrinenko et Jerzy Griedroyc : l'Anthologie de la Renaissance fusillée

Cette anthologie publiée en 1959 est le fruit d'une histoire d'amitié et d'opiniâtreté entre un Ukrainien et un Polonais, tous deux expatriés et tous deux fermement attachés à l'indépendance de leurs nations respectives alors que la guerre froide semble condamner leur espérance d'émancipation du bloc soviétique.

Lavrinenko a fait ses études de littérature à Kharkiv dans les années 1920 alors que la renaissance culturelle de l'Ukraine était en plein essor. Arrêté en 1934, il passe quatre années dans un camp du cercle polaire, en sort en 1939 puis s'exile à New York. Son obsession ? Retrouver l'Atlantide perdue des œuvres et des auteurs ukrainiens dont le stalinisme a détruit les traces et effacé la mémoire. Sa conviction ? Il faut interroger la diaspora ukrainienne, explorer les archives privées, fouiller dans les bibliothèques, recueillir des témoignages, même minuscules, solliciter les dissidents, tirer patiemment de l'oubli les pièces qui permettront de reconstituer le grand puzzle de la renaissance culturelle ukrainienne et l'histoire de son éradication.

Il a, en France, un correspondant polonais, fondateur de la revue *Kultura*, qui plonge avec lui dans l'aventure et publie dans une maison d'édition polonaise à Paris le résultat du travail colossal de Lavrinenko: 980 pages dans la version originelle de cette enquête, dont ils tireront une version de poche, davantage susceptible de franchir discrètement le rideau de fer et qu'ils souhaitent distribuer gratuitement en Ukraine. Et ça marche ! Le livre se faufile de mains en mains, celles de Paradjanov, l'immense cinéaste des *Chevaux de feu*, celles des dissidents «soixantards», celles d'Alla Horska, mosaïste assassinée par le KGB en 1970.

La littérature de cette période dont Lavrinenko disait qu'elle gisait, inaccessible, dans les archives du NKVD et des procès kafkaïens intentés à l'avant-garde culturelle ukrainienne des années 1920, ces milliers de pages et ces centaines de visages dont le souvenir s'était perdu,

ils réussissent à les exhumer et à redonner à l'Ukraine les clefs de ce passé volé.

Après avoir cheminé souterrainement durant bien des années, cette Anthologie de la Renaissance fusillée fait l'objet, dans les années 1980, d'éditions en langues étrangères. L'URSS finissante mais encore ignorante de sa finitude s'offusque : on y dénonce la falsification (étrangère, forcément étrangère...) de la littérature ukrainienne, un complot nationaliste, une pseudo-régénération qui ne serait en réalité qu'une dégénération. Après 1991, une première édition en ukrainien est mise à la disposition du public et, dans les années 2000, les programmes scolaires s'en nourrissent. C'est la deuxième défaite de Staline. La censure et la répression poutiniennes finiront, elles aussi, par être pulvérisées.

Iouri Dimitriev, le découvreur de Sandarmorkh

Ce chercheur russe, spécialiste du Goulag et alors directeur de la branche Carélie de l'ONG Mémorial (désormais interdite par Poutine), a retrouvé en 1997 les fosses communes de Sandarmorkh avec l'aide de Mémorial Saint-Petersbourg. Plus de 10 000 fusillés de 58 nationalités y ont été jetés avec les victimes ukrainiennes de la Résistance fusillée. Sur les arbres de la forêt de Carélie, ont été apposés des noms et des portraits de ceux qui y ont été assassinés. En 2005, une croix cosaque en pierre calcaire a été érigée avec cette mention : «Aux fils assassinés de l'Ukraine». Tous les 5 août, une cérémonie commémorative était organisée en présence de délégations ukrainiennes.

L'exhumation de ces fosses est une preuve, encombrante pour le Kremlin, de la persistance au long cours des persécutions de l'impérialisme russe. Les restes des corps suppliciés sont autant de témoins accablants qui font obstacle à l'invention du récit national révisionniste du régime poutinien.

En 2015, Dimitriev commet l'affront de parler de «guerre en Ukraine». Poutine a fait main basse sur la Crimée et orchestre la déstabilisation du Donbass mais ce n'est pas encore l'invasion à grande échelle de 2022, longtemps euphémisée en «opération militaire spéciale». Dimitriev, lui, a le courage d'appeler les choses par leur nom et cela ne lui sera pas pardonné par l'autocrate du Kremlin.

En juillet 2016, deux historiens mandatés par le pouvoir russe contestent le fait que Sandarmorkh soit un gigantesque charnier de victimes du stalinisme : il s'agirait, selon eux, de prisonniers de guerre soviétiques abattus par l'armée finlandaise durant la Deuxième Guerre mondiale. Totalement invraisemblable mais il fallait un contre-feu pour barrer la route au rétablissement de la vérité historique.

En décembre de la même année, Dimitriev est arrêté, accusé d'avoir créé des images pédopornographiques de sa fille adoptive, âgée de 11 ans à l'époque, et d'inconduite sexuelle sur mineur. L'objectif ? Le discréditer comme historien et disqualifier son travail sur Sandarmorkh. En 2018, la Société d'histoire militaire russe s'en mêle : fondée en 2012 pour étayer le négationnisme historique de Vladimir Poutine, elle agit comme un commissariat d'État préposé à la réécriture de la mémoire nationale russe.

Elle organise des fouilles douteuses, enlève des corps et, en 2019, confirme les théories mensongères des deux historiens aux ordres qui se sont penchés sur le site. Plus que jamais, il s'agit d'entraver toute recherche indépendante sur les crimes de Staline dans le sillage duquel Poutine s'inscrit.

Condamné, acquitté, à nouveau condamné, Iouri Dimitriev, militant des droits humains, fait finalement l'objet d'une peine de quinze ans.

Une nouvelle renaissance culturelle en temps de guerre ?

Dans les années 1930, lorsque s'abattit sur eux la répression stalinienne, les acteurs de la renaissance culturelle n'avaient guère de choix et furent, dans leur majorité, éliminés. Quelques-uns, comme Mykola Khvylioviy, optèrent pour le suicide. Quelques-uns réussirent à s'exiler à temps, avant d'être arrêtés ou après avoir été emprisonnés, comme Ivan Bagriany ou Yuri Lavrinenko. Quelques chanceux furent oubliés dans les camps et ne furent pas traînés à Sandarmorkh : ceux qui y avaient survécu furent libérés dans le cadre du dégel krouchtchévien. Quelques-uns acceptèrent sous la torture de s'accuser de crimes invraisemblables, de dénoncer leurs camarades, de mettre en scène leur repentir, ce qui ne leur sauva souvent pas la vie. Quelques-uns s'enfoncèrent dans le silence, l'autocensure voire le ralliement surjoué quoique sans illusions à la littérature de propagande, souvent brisés intérieurement par leur reniement. Vassyl Stous, poète, journaliste et dissident ukrainien mort en 1985 au camp de Perm 36 en Russie après avoir passé près de la

moitié de sa vie en détention, a eu, pour le courage de ceux tués à Sandarmorkh et la faiblesse de ceux qui capitulèrent, ces mots très durs que sa résistance inflexible explique : « Leur mort physique ne signifiait pas leur mort spirituelle. Alors que ceux qui ont survécu sont morts spirituellement. »

Iouri Ianiovsky, écrivain, poète, talentueux scénariste et un temps directeur artistique du studio cinématographique d'Odessa, passa entre les mailles du filet. Au prix de quelles ruses, compromis ou compromissions ? Je l'ignore. Représentant du courant néoromantique partie prenante de la renaissance culturelle ukrainienne des années 1920, il publia en 1927 *Le maître du bateau*, allégorie de l'Ukraine fortement inspirée par le cinéma puis, en 1930, *Les cavaliers* dont Aragon préfacera en 1957 l'édition française et qui narre l'histoire tragique de quatre frères engagés durant la guerre civile dans des camps opposés : si la fin est politiquement correcte (le rouge est dans le camp des vainqueurs sans avoir commis, lui, de fratricide), le portrait des trois autres frères est, pour un auteur qui finit par faire allégeance au réalisme socialiste, d'une grande finesse et attention aux contradictions humaines qui conduisirent les quatre frères à se combattre. Son œuvre la plus importante d'après-guerre est *L'eau vive*, publiée en 1947. Elle fut alors accusée de nationalisme petit-bourgeois et près de 200 corrections lui furent imposées pour qu'elle se conforme davantage aux canons du réalisme socialiste.

La plupart des auteurs tués, disparus ou emprisonnés dans les années 1930 ont été réhabilités dans les années 1950, après la mort de

Staline, mais leurs œuvres sont souvent restées interdites. C'est pourquoi l'admirable recension effectuée par l'*Anthologie de la Résistance fusillée* est si précieuse. Dans l'Ukraine d'aujourd'hui, ils ont été redécouverts et mis à l'honneur, grâce à quelques passeurs obstinés qui ont retrouvé et collecté les traces de ce passé enfoui, permettant à l'Ukraine de renouer avec un pan de son histoire, politique et culturelle, avant d'affronter, une fois encore, la négation impérialiste de son existence comme nation, la destruction et le pillage systématique de ses richesses culturelles, la russification forcée et le bannissement de sa langue dans les territoires temporairement occupés.

Pour Poutine aujourd'hui comme pour Staline hier, la place de la «Petite Russie» est sous la botte de la «Grande Russie» et le déni de sa culture reste une arme majeure de l'éradication de l'identité ukrainienne. Celles et ceux de la Renaissance fusillée ne purent pas s'opposer à leur anéantissement. Celles et ceux de l'actuelle résistance, civile et militaire, du peuple ukrainien infligent depuis bientôt quatre ans (neuf ans en vérité) un vaillant, cinglant et spectaculaire démenti aux élucubrations stalino-tsaristes de celui qui se voit en bâtisseur d'un 4^e Reich moscovite. Les Ukrainiennes et les Ukrainiens tiennent bon face à une agression effroyablement meurtrière et tiennent tête au tyran du Kremlin en prenant plus que jamais appui sur une intense création culturelle que la guerre, à rebours de l'effet escompté par Vladimir Poutine, stimule dans toutes les disciplines intellectuelles et artistiques. *C'est ainsi que nous demeurons libres* proclame le titre du beau

recueil, récemment traduit en français, de Yaryna Chornohuz, poétesse et militaire dans le corps des Marines, qui continue d'écrire dans les tranchées et a reçu, en 2024, le prix national de littérature Taras Chevtchenko.



Portrait de Mykhail Semenko par Anatol Petrytsky, 1929 (Musée national d'art d'Ukraine).